N°116

SACEM MAG



K-POP : et si la création française signait les prochains succès planétaires ?

© Antoine Doyen

sacem

010

Directrice de la publication :
Cécile Rap-Veber

Directrice de la rédaction :
Anne-Sophie Prusak

Comité de rédaction :
Élisabeth Anaïs, Vincent Baguian, Cécile Bernier, Gérard Davoust, Anne Dorr, Juliette Metz, Jean-Claude Petit, Patrick Sigwalt, Michael Tordjman, Arnold Turboust

Ont collaboré à ce numéro :
Valentin Allain, Marc Augier, Patrice Bardot, Vincent Brunner, Angèle Chatelier, Gérôme Darmendrail, Stéphane Lerouge, Frédéric Murarotto, Anne-Sophie Prusak, Olivier Richard

Suivi de production :
Karine Peffer, Émilie Sublin Cousin, Angelina Calaresu

Supervision éditoriale :
Alexis Bernier

Conseil éditorial et coordination :
Agence L'illuminerie

Direction artistique, illustrations et maquette :
Studio Les Jumelles

Des remarques, des suggestions sur le *SacemMag* ?
Écrivez-nous à : sacemmag@sacem.fr

Vous recevez le *SacemMag* parce que vous êtes en lien professionnel avec l'activité de la Sacem, notamment avec la filière culturelle à laquelle vous appartenez également. Vos données sont traitées et destinées à la Sacem (responsable de traitement) aux fins d'envoi de sa revue *SacemMag*. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles et sur l'exercice de vos droits RGPD, vous pouvez consulter notre politique de confidentialité accessible sur le site Internet de la Sacem : www.sacem.fr/politique-confidentialite

Si vous ne souhaitez plus recevoir le *SacemMag*, envoyez votre demande de désabonnement auprès de sacemmag@sacem.fr

Le *SacemMag* est publié trois fois par an / N° ISSN 2108-8802 / Sacem — Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique / Société civile à capital variable immatriculée au registre du commerce et des sociétés de Nanterre sous le numéro D 775 675 739. Siège social : Sacem - 225, avenue Charles-de-Gaulle - 92528 Neuilly-sur-Seine Cedex / Tél. : 01 47 15 47 15 / www.sacem.fr

FABRIQUÉ EN FRANCE
IMPRIM'VERT®
ECOLOGIC Priorité neutralité carbone
La Poste, premier opérateur postal à assurer la neutralité carbone intégrale de ses offres.

ÉDITO



Patrick Sigwalt
Compositeur, président du Conseil d'administration de la Sacem

" Chacun a droit à la protection des intérêts moraux et matériels découlant de toute production artistique dont il est l'auteur. "

Article 27 de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Dans un monde bousculé où nos repères vacillent, la culture demeure l'un des derniers remparts. Sans elle, pas de liberté possible. La Sacem, née des principes de la Révolution française, porte haut les valeurs du droit d'auteur, aujourd'hui mises à l'épreuve par l'irruption de l'intelligence artificielle. En quelques mois, celle-ci a bouleversé les équilibres de la création, soulevant autant d'opportunités que de défis éthiques, juridiques et économiques. En tant que leader mondial de la gestion des droits d'auteur, nous avons choisi d'agir : nos statuts interdisent désormais le dépôt d'œuvres entièrement générées par IA, nous travaillons avec Deezer pour exclure les contenus 100 % IA des assiettes de rémunération et plaidons pour l'instauration de licences d'utilisation des œuvres.

Avec nos homologues internationaux, nous proposons que le droit d'auteur soit inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Ce geste fort est aussi un appel : faire du droit d'auteur un rempart démocratique et un cadre pour une IA responsable. Pour nourrir ce débat, nous avons publié un guide, amené à évoluer et s'enrichir. Lisez-le, enrichissez-le, débattons-en ensemble.

Consultez le guide

© Christine Ledroit-Perrin

ÉDITO



Cécile Rap-Veber
Directrice générale-gérante

" Dans une société traversée par de multiples fractures, nous croyons à la force de la musique pour rassembler. "

Les chiffres ont parlé : en 2024, la Sacem est leader mondial des organismes de gestion collective, avec des collectes et répartitions à des niveaux historiques. Ce succès repose sur un cercle vertueux : développement international, innovation, efficience, attractivité — 13 400 nouveaux membres, dont un quart a moins de 25 ans — et toujours plus de partenaires. Autant de leviers qui renforcent les montants répartis à tous.

Mais les chiffres ne disent pas tout. Notre soutien aux créateurs et notre rayonnement international se traduisent aussi par des projets comme le premier *Songwriting Camp* international, dédié à la K-pop, dont les participants figurent en Une de ce magazine. C'est aussi cela notre mission : permettre à la création de s'épanouir même au-delà de nos frontières. Dans une société traversée par de multiples fractures, nous croyons à la force de la musique pour rassembler, éveiller, faire lien. Nous voulons être utiles à tous : à nos membres, à la création, aux territoires, à la société.

Nous avons la chance d'évoluer, en France, dans un écosystème structuré et soutenu. La première France Music Week l'a prouvé : les talents français résonnent bien au-delà de nos frontières. Et, comme l'a souligné le président de la République, l'Hexagone compte des acteurs emblématiques, comme la Sacem. Chaque jour, nous travaillons à amplifier cette dynamique pour qu'elle profite à tous, durablement.

© Jean-Baptiste Millot

Sommaire

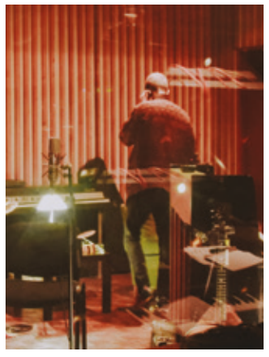
" Les créateurs français apportent une touche unique qui, lorsqu'elle est associée à celle de nos créateurs coréens, donne naissance à quelque chose de vraiment singulier et enthousiasmant. C'est toujours une expérience enrichissante ! "

Elijah Bumji Chun
Directeur artistique de CTGA

Entrée des artistes 6

Youssou N'Dour - 6
Solann - 7
Flavia Coelho - 8
François Bernheim - 9

Les studios de légende 10



Studio Ferber — L'atelier de l'épure sonore



Décryptage 22



Néotrad —
Tradition augmentée

Reportage 30



Cannes —
La musique en marche ?

Cesam — Le cahier des sociétaires 38

Temps fort - 38
Zoom sur - 40
À vos côtés - 42
Toute Ire fois - 44
Musée Sacem - 45
Ça sonne faux - 46



" IL FAUT ÊTRE BIEN ENCADRÉ POUR DÉFENDRE SES DROITS. "

PAR ——— Valentin Allain

VOUSSOU N'DOUR

AUTEUR, COMPOSITEUR

Voix emblématique de l'Afrique, Youssou N'Dour a récemment rejoint la Sacem. À 64 ans, il poursuit son engagement pour une musique vivante, entre enracinement sénégalais, ouverture au monde et transmission aux jeunes générations.

En terrasse d'un bel hôtel parisien, sourire aux lèvres et lunettes de soleil vissées sur le nez, Youssou N'Dour nous reçoit chaleureusement, au lendemain du coup d'envoi de sa tournée française. Visiblement heureux de cette première date, il confie sentir son répertoire « *rafraîchi* ». Avec plus de quarante ans de carrière, il a transcendé les frontières du mbalax et de ce qu'on appelait la *world music*. Toujours ouvert au monde, il reste profondément attaché à son point d'ancrage sénégalais.

Du Star Band de Dakar, son premier orchestre dans les années 1970, à ses collaborations avec Peter Gabriel, Neneh Cherry ou Michael Brooks, il a traversé les époques et les styles. Sa musique, portée par la transe rythmique du mbalax et enrichie de kora, balafon ou flûte peule, est autant une empreinte qu'un manifeste : « *Ce nouvel album* [Éclairer le monde] *est un plaidoyer pour le vivre-ensemble, le refus des préjugés, la dénonciation de l'égoïsme : la Covid nous a interpellés sur le monde que nous voulons construire.* » Son inscription récente à la Sacem est une manière de structurer et protéger un catalogue riche, parfois éparpillé : « *J'ai commencé très jeune. Certains de mes albums ont été oubliés, pas déclarés… C'est mon histoire, mon patrimoine. Il faut être bien encadré pour comprendre l'esprit de la création et défendre ses droits. Je suis très proche de mon pays. J'ai toujours travaillé avec la Sodav [Société sénégalaise du droit d'auteur et des droits voisins], et aujourd'hui, grâce à la Sacem, je peux mieux suivre la gestion de mes droits dans le monde entier.* »

Un héritage musical qu'il partage avec les jeunes générations. « *Je les fais venir sur scène, je les écoute, je partage. La transmission, c'est aussi une de mes missions. Si on les laisse aux mains des machines, on va vivre des années non créatives.* » Il salue la vitalité de la musique urbaine africaine, notamment l'amapiano – ce son venu d'Afrique du Sud mêlant sonorités électroniques et mélodies de piano – tout en rappelant l'importance « *des filiations avec Fela Kuti, Manu Dibango ou la rumba congolaise* ».

Et le mbalax, ce rythme « à l'envers » si typique du Sénégal ? « *Il est communautaire, profondément enraciné. Mais l'avenir de la musique sénégalaise se joue aussi ailleurs, dans le Sud, dans les villes. Aux jeunes générations de faire en sorte que ces rythmes soient dans leur époque.* »

PAR ——— Patrice Bardot

SOLANN

AUTRICE, COMPOSITRICE

Remarquée dès son tout premier titre, « Rome », pour son écriture coup de poing et son interprétation intense, Solann trace un sillon singulier, entre romantisme et tension.

« *On l'aura bien cherché.* » Avec cet entêtant mantra, scandé dans « Préambule », la jeune chanteuse de 25 ans ouvre en coup de poing son premier album *Si on sombre ce sera beau,* sorti en début d'année. Une dénonciation percutante de l'impact dévastateur de l'activité humaine sur notre planète. Car Solann, qui excelle dans le registre de l'intime, place aussi au centre de son travail des considérations sociales, féministes ou écologiques. « *J'ai grandi dans une famille d'artistes, intermittents du spectacle. Je n'ai manqué de rien, même si je sais ce que c'est que la précarité. J'ai vécu un peu ce que l'on appelle la lutte des classes,* nous explique celle qui n'hésite jamais à battre le pavé pour défendre ses convictions. *Je crois que ce genre de sujets peut, surtout aujourd'hui, être très fédérateur.* » Elle l'a démontré avec le succès quasi immédiat de sa première chanson, « Rome » (2023). Cette ode féministe, que beaucoup ont découverte en 2024 en première partie de Zaho de Sagazan, a été la porte d'entrée vers son univers singulier. En février, les Victoires de la musique ont apporté un éclairage supplémentaire à ce talent hors norme en lui offrant deux nominations (révélation féminine, révélation scène).



" ÊTRE NOMMÉE ET GAGNER DES PRIX, C'EST À LA FOIS UNE RECONNAISSANCE ET UNE MOTIVATION. "

Également consacrée par le prix Révélation pop-rock RTL2-Sacem, Solann accorde une véritable importance à ses récompenses : « *Elles saluent le travail effectué avec toute mon équipe. Au départ, je chantais des chansons toute seule dans ma chambre ; aujourd'hui, être nommée et gagner des prix, c'est non seulement une reconnaissance, mais aussi une motivation. Je me dis que ça fonctionne, que je suis à ma place et sur la bonne voie pour continuer.* » Et peut-être rejoindre ainsi un jour le panthéon des artistes qui comptent et lui ont donné envie de faire ce métier, tels Georges Brassens, Fiona Apple, Björk ou Barbara. Autre influence notable : ses racines arméniennes, qu'elle tient de sa mère : « *Elles me suivent au quotidien. Par exemple, je viens d'ouvrir des cartons chez moi et je suis tombée sur des contes d'Arménie, que mes parents me lisaient toute petite. Cette partie de ma famille me tient énormément à cœur. Et la musique arménienne m'inspire, notamment ses harmonies, mais aussi un certain pathos, dû aux drames vécus par les Arméniens.* » Bousculée par l'intensité et l'effervescence d'une tournée triomphale et par les multiples sollicitations médiatiques, Solann n'a qu'une crainte : ne pas parvenir à retrouver un équilibre indispensable pour reprendre la plume. Gageons que son talent et sa détermination sauront rapidement lui faire retrouver le chemin de l'écriture.



" LES GENS VEULENT DE LA MUSIQUE, DE LA CRÉATIVITÉ, DES RENCONTRES, DE LA JOIE. "

PAR Anne-Sophie Prusak

FLAVIA COELHO

AUTRICE, COMPOSITRICE

Quand elle apparaît, son sourire illumine le studio d'enregistrement du 5e arrondissement qui lui sert de QG à Paris. C'est d'ailleurs grâce à cette énergie contagieuse que l'aventure musicale a commencé pour Flavia Coelho, autrice-compositrice-interprète brésilienne, installée en France depuis bientôt vingt ans.

« J'avais 14 ans lorsque j'ai été choisie par un groupe de samba pagode brésilien. Je n'étais pas la meilleure chanteuse – j'étais complètement autodidacte – mais les musiciens ont aimé ma vibe*, mon envie. »* Douze ans de scène plus tard, elle s'installe à Paris. Elle chante dans le métro, enchaîne les petits boulots – *« il y a eu beaucoup de larmes au début »* – mais profite de la culture française avec émerveillement. Ses rencontres avec le guitariste camerounais Pierre Bika Bika, puis avec le musicien et producteur Victor Vagh-Weinmann, changent sa trajectoire. Victor Vagh-Weinmann monte un label et une société d'édition pour permettre à *Bossa Muffin* de voir le jour.

Ce premier album melting-pot, qui associe des harmonies de samba et de bossa aux syncopes chaloupées du reggae ou au phrasé du raggamuffin, connaît un succès fulgurant. Flavia Coelho enchaîne prix, tournées, collaborations et albums, explore et mixe toutes les musiques – tout en se formant sans relâche. *« J'ai longtemps souffert du syndrome de l'imposteur, alors j'ai multiplié les apprentissages : guitare, batterie, piano, aujourd'hui trombone ! »* Son répertoire métissé s'assortit de paroles très engagées, même si elle s'en défend. *« J'écris ce que je vis, ce que je vois, ce qui inclut les problèmes sociétaux. C'est seulement pour l'album* DNA*, à l'arrivée de Jair Bolsonaro, que j'ai ressenti le besoin de me servir de mes chansons comme d'une tribune. »* Avec son cinquième album *Ginga,* la Carioca excelle une nouvelle fois dans l'art de mêler ballades sensuelles et rythmiques incandescentes, fusionnant à l'envi funk, house, soul, hip-hop à sa voix puissante. Avec, pour la première fois, une chanson en français. La saison « France Brésil en musique » 2025 – qu'elle a inaugurée au Cabaret Sauvage à Paris entourée de Bernard Lavilliers, Jeanne Cherhal ou Jocelyne Béroard – est aussi une année de tournée pour la plus française des Brésiliennes. *« Quelle joie immense d'être sur scène, soir après soir. Les gens veulent de la musique, de la créativité, des rencontres, de la joie ! Et en France les artistes sont beaucoup soutenus, c'est une telle chance. »* Difficile de quitter cette artiste généreuse, qui glisse un dernier conseil, en partant : *« Prenez votre temps pour écouter les albums, du début à la fin. Et n'oubliez pas d'avoir un ami brésilien ! »*

PAR Valentin Allain

FRANÇOIS BERNHEIM

AUTEUR, COMPOSITEUR



" IL N'Y A PAS MIEUX QUE D'ÉCRIRE UNE CHANSON ET D'ENTENDRE PLUS TARD QUELQU'UN LA CHANTER DANS LA RUE. "

François Bernheim a traversé la chanson française avec une élégance discrète, y déposant l'empreinte indélébile d'un faiseur de tubes. Habitué à laisser ses créations parler pour lui, il revient pour le *SacemMag* sur ses multiples vies.

Auteur, compositeur, réalisateur, instrumentiste, éditeur, acteur, homme de radio… François Bernheim a essayé de tout faire. Un désir qu'il conjugue au présent, endossant cette fois la casquette d'écrivain. Sans nostalgie, il revient sur sa collaboration avec « *l'empereur du microsillon* » et sa recherche de reconnaissance dans *Eddie Barclay et moi.*

Né à Chatou en 1947, François Bernheim découvre très tôt le chant chez les Petits Chanteurs à la Croix de bois de l'église de Croissy, où il débute comme soliste. Mais l'appel de la liberté le pousse vers des accords plus souples : ceux de la chanson. Quelques années avant de devenir l'assistant d'Eddie Barclay, son destin bascule en Espagne. Au détour d'une plage, il rencontre les sœurs Sanson, Violaine et Véronique. Ils forment le trio Les Roche Martin, produit par Michel Berger. L'aventure, bien que brève, lui laisse *« des amitiés pour la vie »* et une vocation. Il se tourne alors vers la composition et la production : *« Il n'y a pas mieux que d'écrire une chanson et d'entendre plus tard quelqu'un la chanter dans la rue… »* Un sentiment qu'il connaît bien, puisqu'on lui doit nombre de succès. Avec Jacqueline Herrenschmidt, il écrit et compose « Non, non, rien n'a changé » des Poppys, puis « Le jour se lève », chantée par Esther Galil. Six millions de disques s'écoulent avant que le duo ne quitte Barclay pour créer sa propre société. Découvreur de talents autant que bâtisseur de répertoires, il lance Louis Chedid, qu'il fait enregistrer avec les musiciens d'Ophiucus pour *Balbutiements,* un album en avance sur son temps. Il repère aussi une voix atypique : Renaud, dont il devient le premier producteur. Rebelote avec Patricia Kaas, qu'il produit et pour laquelle il écrit, avec Didier Barbelivien, plusieurs titres dont sa signature : « Mon mec à moi ».

Sociétaire de la Sacem depuis 1966, membre du Comité du cœur depuis plusieurs décennies, il souligne l'importance de cette maison dans sa trajectoire : *« Quand on est auteur ou compositeur, il faut un endroit pour défendre son travail, pour qu'il soit respecté. La Sacem est une maison où l'on se bat tous les jours. »* Alors que ses morceaux continuent de vivre sur scène ou à la radio, François Bernheim est plus que jamais heureux dans son rôle de passeur discret. En attendant la sortie de son prochain livre ?

LES STUDIOS

Studio Ferber

DE LÉGENDE

L'atelier de l'épure sonore

PAR — Marc Augier



© Inès Zlouane

C'est une adresse où les artistes se donnent rendez-vous depuis des décennies. Ferber, entre parquets en chêne et consoles mythiques, continue d'inspirer ceux qui cherchent à capter l'essence d'un son vrai. Un lieu d'histoire, de passion et d'avenir.

Quand

Renaud Letang a travaillé pour la première fois aux studios Ferber, en 1993, c'était un ingénieur du son de 22 ans, venu enregistrer et mixer l'album *C'est déjà ça* d'Alain Souchon, dont est extrait le single « Foule sentimentale ». *« J'ai eu un coup de foudre pour la qualité du son,* se souvient-il. *C'était tellement beau que je n'en croyais pas mes oreilles. J'ai donc pris ma bande et je suis parti l'écouter au studio Guillaume Tell, pour m'assurer que ce que j'entendais correspondait à la réalité. »* C'était le cas et, trente ans plus tard, celui qui en est devenu le patron est toujours ébloui par l'acoustique de Ferber.



RENÉ AMELINE, LE FONDATEUR

L'histoire remonte à la création des studios par René Ameline, en 1973, dans le 20e arrondissement parisien. Fort des tubes qu'il a enregistrés au studio Davout pour Esther Galil et les Poppys ou Michel Delpech (« Pour un flirt » dont le 45-tours s'écoule à 1 million d'exemplaires), l'ingénieur du son acquiert une ancienne usine de fers à repasser, rue Ferber, dont il ne conserve que les murs. À l'intérieur, il conçoit une acoustique mate, faite de lattes de bois sur les parois, de parquet en chêne massif et de hauts plafonds : 7 mètres pour le studio A, dont les 187 m² peuvent accueillir jusqu'à 60 musiciens. L'équipement place immédiatement Ferber à l'avant-garde de l'époque. Certains appareils sont d'ailleurs spécialement réalisés sur place, et rapidement une console Neve série 82-48 que le monde lui enviera est installée. La crème des artistes accourt, à commencer par Julien Clerc, Claude Nougaro et Marie Laforêt. Surtout, le producteur Francis Dreyfus y fait défiler l'écurie de son jeune label Motors, dont Christophe qui enregistre son album *Les Paradis perdus* conclu par une chanson intitulée « Ferber endormi » : *« La séance est finie / Le dernier musicien est parti / Au milieu d'un studio / Endormi, je regrette / Ces lointains paradis / Paradis. »* L'arrivée des synthétiseurs coule de nombreux studios au tournant des années 1970-1980. Mais Ferber tient, en étendant son activité au cinéma, à la télévision et à la publicité notamment. Gainsbourg, Dutronc, Lavilliers, Higelin, Karen Cheryl, William Sheller, Bijou, Jean-Michel Jarre, Cerrone, Juliette Gréco, Aznavour, Cabrel… Des variétés au disco, la liste de ses utilisateurs est infinie. Dans le jazz aussi, toujours grâce à Francis Dreyfus qui y produit Michel Petrucciani, Richard Galliano, Biréli Lagrène, etc. Le studio A tourne à plein régime.

© Studio Ferber



SERGE GAINSBOURG

Mais Renaud Letang a une préférence pour le B : *« La cabine a un son neutre incroyable. »* Il y produit *Clandestino* de Manu Chao (1998) et finit par s'y installer à temps plein. Au point que René Ameline le désigne naturellement comme son successeur avant sa disparition en 2014. Après avoir arraché Ferber à des promoteurs immobiliers, Renaud Letang dirige désormais les studios, avec son associé Mohamed Saadi et le manager Jean-Christophe Le Guennan. Il en a impulsé la restructuration, avec l'architecte Pablo Gallego : *« L'ambiance étant primordiale, il fallait allier l'esprit des années 1970 avec des équipements contemporains,* dit-il. *J'ai restauré Ferber comme un vieux meuble. »*

Il s'agissait aussi de repenser le modèle économique en créant des studios plus petits, mais tout aussi technologiques, généralement loués à l'année. Désormais, onze cabines s'ajoutent aux studios A, B et D (ce dernier principalement dédié au mixage) pour assurer la rentabilité de Ferber. D'autant plus que la réputation des lieux ne faiblit pas, pour les artistes français (Alain Bashung, Vanessa Paradis, Philippe Katerine, Oxmo Puccino, Martin Solveig) ainsi que pour les internationaux, de Cat Stevens à Nick Cave en passant par Iggy Pop et Black Sabbath. L'histoire raconte aussi que le planning était tellement chargé qu'une sollicitation de Prince fut retoquée en 2014, tandis que divers fantasmes entourent les archives où sont conservées des bandes inédites de Nina Simone ou de Frank Zappa. Qu'il s'agisse de Clara Luciani ou Jeff Mills dans le studio A, Chilly Gonzales ou Lianne La Havas dans le B, l'actualité continue de s'écrire à Ferber. C'est aussi vrai pour les musiques de films, dont *Le Comte de Monte-Cristo* et *Emilia Pérez* récemment.

Compositeur oscarisé pour *Le Patient anglais,* Gabriel Yared a enregistré de nombreuses bandes originales *(L'Amant, La Cité des anges, Les Marmottes, Une bouteille à la mer, Azur et Asmar)* au studio Ferber, dont il est un fidèle parmi les plus fidèles puisqu'il était déjà en cabine le premier jour de 1973 : *« Ferber, c'est ma famille de cœur et j'y ai connu mes plus grandes joies,* raconte-t-il. *Avec René Ameline, qui était un être exceptionnel, mais aussi avec des amis de la première heure comme Jean-Claude Dubois et Georges Rodi. J'aime cette acoustique unique, la profondeur et la chaleur du son, l'art de restituer chaque détail avec une fidélité remarquable. Il y a un son Ferber comme il y a un esprit Ferber qu'on ne trouve nulle part ailleurs. »* Des films s'y tournent, des concerts s'y donnent, des séminaires d'entreprise s'y organisent… En diversifiant ses activités, Ferber peut se vanter de toujours compter, avec Abbey Road à Londres et Electric Lady à New York, parmi les studios historiques les plus prisés du monde.

" J'ai restauré Ferber comme un vieux meuble. "

RENAUD LETANG



NICK CAVE & THE BAD SEEDS

DOSSIER

K-POP NATION





© Antoine Doyen

© Nicolas Da Costa

K-POP L'ONDE



IDOLS *DES JEUNES*

PAR — Vincent Brunner

© Keitma

En un peu plus d'une décennie, la France s'est révélée un des pays les plus consommateurs de K-pop au monde et un passage obligé pour les tournées mondiales des BTS, Blackpink ou Stray Kids. Récit d'un irrésistible succès.

Le 21 décembre 2012, la plateforme YouTube enregistre un record : pour la première fois de son histoire, une vidéo, de surcroît musicale, dépasse le milliard de vues. L'auteur de ce record, Psy, était six mois auparavant connu uniquement dans son pays natal, la Corée du Sud, et au Japon. Conçu comme un morceau satirique se moquant gentiment d'un district snob de Séoul, Gangnam-Gu, et du mode de vie qui y est prôné, « Gangnam Style » franchit les frontières culturelles et linguistiques grâce à son énergie, un refrain entraînant et une chorégraphie virale. C'est une première : un artiste coréen entre dans les foyers du monde entier, transformant Psy en héros national. En France, « Gangnam Style » intègre le top des singles les plus vendus selon le Syndicat national de l'édition phonographique (Snep) en septembre 2012, pour y atteindre la 4e place. En 2013, le morceau recule à la 16e place, mais sa longévité remarquable s'accompagne du classement d'un autre titre de Psy, « Gentleman », à la 123e place. Si Psy est alors l'ambassadeur de la K-pop le plus médiatisé et le mieux identifié par le grand public grâce à son tube de l'été, il n'est pas le seul à s'exporter. Parmi ses compatriotes, le boys band Super Junior et le girls band Girls' Generation réussissent aussi à toucher un public occidental et vont s'installer durablement dans le paysage. Les deux formations jouent pour la première fois en France en février 2012, au Zénith de Paris, avec leurs collègues, les boys bands TVXQ et SHINee ou le girls band f(x).

SÉOUL-SUR-SEINE

Dès 2011, la capitale française fait partie, aux côtés de Tokyo, Shanghai, Los Angeles ou New York, des étapes choisies par l'agence de divertissement coréenne SM Entertainment pour un périple mondial nommé SM Town Live '10 World Tour. Pour l'agence fondée par l'ancien musicien et entrepreneur visionnaire Lee Soo-man, le concept est simple : présenter l'éventail des talents maison avec un show impeccablement chorégraphié et sans temps mort (45 chansons au programme). Initialement, une seule date est prévue en Europe, à Paris : le 10 juin. Mais les places de concert s'arrachent en quinze minutes et les fans éconduits décident de ne pas en rester là. Après une flashmob organisée près de la pyramide du Louvre à laquelle trois cents d'entre eux participent — un happening relayé par les médias coréens —, une autre date, le 11 juin, est ajoutée, elle aussi rapidement complète. Ce réseau de fans passionnés va devenir le terreau sur lequel se construit la réussite de la K-pop en France. En 2012, Girls' Generation revient en France : la formation fait partie du plateau mis en place par l'émission musicale « Music Bank » de la chaîne de télévision coréenne KBS, pour un concert donné au Palais omnisports de Bercy. Pour promouvoir leur actualité, dont une édition européenne de leur 3e album *The Boys* (le premier à bénéficier d'une sortie en France), les jeunes femmes ont un programme médiatique qui reflète la montée en puissance de la K-pop : un sujet dans le journal de 20 heures de France 2, un autre dans l'émission « Sept à huit » de TF1, mais aussi un article dans le quotidien *Le Monde*. Girls' Generation est par ailleurs invité dans le talk-show de référence de l'époque, « Le Grand Journal ». Devant une assistance composée de fans en transe, le groupe interprète son tube « The Boys » et a droit à une courte interview où les réponses de Sooyoung, sa porte-parole, sont quasiment couvertes par les manifestations de joie débordante des fans. Les produits K-pop sont à l'époque essentiellement disponibles dans des boutiques spécialisées comme Musica et Tai You, dans le 13e arrondissement de Paris, qui importent en grande quantité les nouvelles sorties. Mais cela ne va pas tarder à changer.

LE SON DU SOFT POWER

Exporter sa musique pour la Corée du Sud, un pays d'une cinquantaine de millions d'habitants, n'est pas un heureux accident, mais le résultat d'une politique globale de valorisation d'une culture et d'un style de vie. Élu président en 1993, Kim Young-sam souhaite moderniser le pays et utiliser le levier culturel pour développer son influence à l'étranger, ce que le professeur américain Joseph Nye conceptualise alors sous le terme de soft power. Ça tombe bien : en 1992 l'industrie sud-coréenne a été marquée par le succès surprise d'une chanson du trio Seo Taiji and Boys. Avec son mix inédit de styles musicaux américains à la mode au début des années 1990, le R'n'B, le rap, les grosses guitares et une mélodie pop facile à mémoriser, le succès du titre « Nan Arayo » sera le point de départ de cette révolution musicale. S'écoulant à 1,5 million d'exemplaires, numéro 1 pendant dix-sept semaines consécutives, « Nan Arayo » ouvre la voie dans laquelle va s'engouffrer Lee Soo-man, qui va devenir le véritable gourou de la K-pop. Parti dans les années 1970 aux États-Unis pour un doctorat, celui qui est aujourd'hui surnommé dans son pays « le président de la culture » assiste durant les années 1980 à la montée en puissance de Michael Jackson et de Madonna, mis en avant par la chaîne MTV en plein essor grâce à des clips réalisés comme des courts-métrages ou des mini-ballets pop. Comme leurs modèles américains, les artistes de son agence, SM Entertainment, devront savoir chanter, maîtriser des chorégraphies sophistiquées ainsi que plusieurs langues pour maximiser leurs chances de séduire les différentes régions du monde. Car il s'agit de susciter l'idolâtrie, afin que les fans s'engagent d'eux-mêmes à soutenir leurs groupes préférés. Avec le boys band H.O.T. et le girls band S.E.S., Lee Soo-man étrenne une formule qu'il va petit à petit perfectionner. Chaque formation est l'objet d'un savant assemblage d'individualités éparses révélées par des castings.

Ainsi, les 9 jeunes femmes de Girls' Generation sont repérées bien en amont de leur majorité. Des années avant même qu'elles soient réunies, elles reçoivent une formation particulièrement intense. Artistes, mais aussi athlètes, les futures *idols* doivent apprendre la culture de l'effort – si les dirigeants de SM Entertainment jugent qu'elles n'ont pas le niveau suffisant, elles n'auront jamais la chance d'être mises sous les projecteurs. Avec son boys band NCT, Lee Soo-man pousse encore plus loin le concept en inventant la « technologie culturelle » – le nom NCT signifiant *neo-culture technology* –, qui s'articule autour de la notion d'illimité : le groupe compte 25 membres et, dans l'esprit du dirigeant de SM Entertainment, ce nombre pourrait être infini, imaginant NCT comme une légion d'artistes capable de s'implanter dans chaque marché local. Au sein de cette formation pléthorique, des « sous-unités » sont créées pour répondre à des besoins ou publics spécifiques. Ainsi, NCT Dream est composé d'adolescents pour séduire le public du même âge. Tandis que WayV réunit des membres chinois, pour plaire en particulier à leurs jeunes compatriotes. Membres, sous-unités, concepts, genres, régions et langues illimités : NCT est considéré par EnVi Media, plateforme spécialisée dans la pop culture asiatique, comme une *« réinitialisation culturelle »*, modèle hybride jamais vu auparavant entre marketing stratégique mondialisé et sur-mesure.

Rapidement, d'autres agences de divertissement emboîtent le pas à SM Entertainment, dont les principales sont YG Entertainment, fondée par Yang Hyun-suk (ex Seo Taiji & Boys), JYP Entertainment, lancée par J.Y. Park, ou Hybe Corporation, du producteur Bang Si-hyuk (anciennement Big Hit Entertainment). Les groupes de K-pop profitent de l'exposition que leur offre YouTube, avec des vidéos soignées qui mettent en valeur leurs pas de danse. Autour des artistes se développe un merchandising de plus en plus abondant et diversifié, qui favorise l'esprit de collection. Un accessoire s'impose rapidement à l'occasion des concerts : le *lightstick*, bâton lumineux différent pour chaque groupe, que les fans agitent pendant le show. D'innombrables *goodies* accompagnent les CD et deviennent vite essentiels pour déclencher l'acte d'achat : mini-magazines, autocollants et surtout *photocards*. Distribuées aléatoirement dans chaque boîtier, ces photos des membres du groupe sont davantage l'objet de convoitise que le CD lui-même, d'autant plus quand certains pays ont droit à des exclusivités. C'est le cas pour la France, où la montée en puissance de la K-pop se révèle impressionnante.

> *" LES FANS SONT PRÊTS À DÉPENSER DES SOMMES IMPORTANTES POUR AVOIR TOUTES LES ÉDITIONS. "*

ICÔNES MONDIALES, FANS SURPUISSANTS

En avril 2012, le boys band Super Junior investit à nouveau le Zénith de Paris. Il est cette fois seul à l'affiche. Cinq ans plus tard, G-Dragon, leader de Big Bang, se produit à l'Accor Arena, marquant une nouvelle étape dans l'essor de la K-pop en France. En 2016, la convention KCON – festival d'un jour qui accueille plusieurs groupes – programme BTS, dont c'est la première apparition en France. Le groupe séduit rapidement, et dès novembre 2017, la BTS Army France voit le jour, un fan club déterminé à soutenir la carrière du groupe via les réseaux sociaux, les votes en ligne et « l'achat stratégique d'albums ». Grâce à cette mobilisation, BTS devient la première formation K-pop à remplir 2 fois le Stade de France, en 2019. Leur popularité se confirme avec 2 titres certifiés diamant (50 millions de *streams* chacun) : « Dynamite » et « My Universe » (avec Coldplay).

Et BTS n'est pas une exception. D'autres artistes K-pop remplissent les salles françaises, comme Blackpink. En décembre 2022, le girls band donne 2 concerts à l'Accor Arena, en présence de Brigitte Macron. Marraine des Pièces jaunes, cette dernière les invite à l'édition 2023 aux côtés de Gims, Pharrell Williams ou Pascal Obispo. Depuis, chaque membre – Lisa, Jennie, Rosé et Jisoo – mène aussi une carrière solo. En France, le single « APT. » de Rosé avec Bruno Mars est certifié single diamant. En 2024, la K-pop reste au cœur du gala des Pièces jaunes, avec Stray Kids en tête d'affiche. Le groupe, dont les ventes Fnac rivalisent avec celles des Rolling Stones, Taylor Swift ou Mylène Farmer, mêle hip-hop, dubstep et rock, collaborant même avec Tom Morello, le guitariste de Rage Against the Machine. En 2024, ils deviennent les premiers artistes K-pop à classer 3 albums – *ATE*, *Hop* et *Rock-Star* – dans le top 200 annuel.

LE MARKETING AFFECTIF, NOUVEAU MODÈLE ?

Conséquence de ce succès : la distribution de la K-pop en France se fait de moins en moins par des imports et de plus en plus par des distributions françaises via, par exemple, les majors Warner ou Universal. Il suffit désormais de se promener dans les Fnac, les Cultura ou même les supermarchés pour constater à quel point les produits K-pop sortent du lot, grâce à leurs formes et leurs designs. Incroyablement séduisant, celui de « Supernatural », le single du quatuor féminin New Jeans, est habillé par l'artiste plasticien japonais Takashi Murakami. Le soin apporté aux *goodies* et cette capacité à faire acheter des albums physiques interpellent les professionnels du disque français. Guénaël Geay, directeur international d'Universal Music France : *« Il y a toujours un souci de qualité, une vraie volonté d'arriver avec des produits novateurs. Cela nous donne des idées pour d'autres artistes car cette manière de marketer et de travailler la musique avec les* goodies *et les produits dérivés va parfois plus loin que ce que l'on a pu faire dans le passé. Quand on a commencé à travailler la K-pop, les* photocards *m'ont donné l'impression de retrouver les vignettes Panini de ma jeunesse ! »*



Éléonore Karoutchi, *brand manager* chez WEA, le label international de Warner Music France, observe elle aussi : *« Ces produits plaisent aux fans, qui sont prêts à dépenser des sommes importantes pour avoir toutes les éditions. Il y a un aspect très communautaire, les fans peuvent aussi faire des commandes communes pour limiter les frais de port. »*

Autre preuve de l'engouement du public français pour la K-pop ? La multitude de vidéos, sur l'application TikTok par exemple, intitulées *« Pourquoi être triste quand on peut acheter des albums de K-pop avec le pass Culture ? »*

Mais à quoi ressemblent vraiment les fans de K-pop ? Fondatrice en 2020 du Kick Café, un *concept store*-restaurant qui vend de la K-pop dans le 2e arrondissement de Paris, Savannah Truong en dresse un portrait-robot très précis grâce à sa clientèle. *« Ce public est constitué de femmes à 90 %. La majorité est âgée de 18 à 25 ans. Viennent ensuite les 25-35 ans, pour environ 30 %, puis les moins de 18 ans et les plus de 35 ans, pour 10 % chacun. »* On est donc loin d'un public uniquement constitué de lycéens. Il semble dès lors que l'intérêt du public français pour la K-pop ne soit pas près de s'éteindre. D'autant que le récent *Songwriting Camp* organisé par la Sacem à Séoul avec des sociétaires et la participation du grand éditeur coréen CTGA a démontré que, grâce à la K-pop, de nouvelles pistes sont à explorer pour les compositeurs hexagonaux.

Découvrez la vidéo

© Octavio

SONG WRITING

FRANCE – CORÉE : ACCORDS MAJEURS

En mars, le deuxième Sacem Songwriting Camp a réuni, à Séoul, des sociétaires de la Sacem et des créateurs de K-pop. Cinq jours de découverte d'un des courants musicaux les plus riches et dynamiques de notre époque et de collaboration entre les talents des deux pays.

PAR ——— Vincent Brunner

« Je garde un super souvenir de cette expérience. Rencontrer les autres membres de l'équipe française, se rendre ensemble en Corée, travailler autour de la K-pop avec des compositeurs et des auteurs coréens… La musique est vraiment un langage universel ! » En mars dernier, Noémie, *toplineuse*, qui collabore notamment avec les rappeurs Youssoupha et KeBlack, a fait partie des sociétaires participant à un camp d'écriture à Séoul, accompagnés par Alexandre Mahout, directeur du Développement et des répertoires de la Sacem, et Jean-François Ferrier, responsable du Développement du répertoire rap. Cette collaboration franco-coréenne, née d'un échange entre Caroline Champarnaud – directrice du Développement international de la Sacem – et la représentante en France de l'agence coréenne CTGA, lors du Midem, témoigne des opportunités que peuvent offrir deux structures déterminées à ne pas s'en tenir à la seule collecte des droits d'auteur.



NECKWAV EN PLEINE CRÉATION



TOYO ET NOÉMIE EN STUDIO

S(É)OUL MUSIC

Le casting de ce *Songwriting Camp* comprenait 15 talents français : Elior, Béesau, Jen Jis, Kozbeatz, Maddy Street, Mammouth, MKL, Renaud Rebillaud, Sam Tiba, Marie Monti, Noémie, James BKS, Joa Touch, et le duo Argo & LTD. Pendant cinq jours, tous ont œuvré en équipe avec des créateurs coréens tels Jimbo, qui a travaillé sur certains titres de BTS, le plus célèbre groupe de K-pop, ou le *beatmaker* Ditch David (Onew, CLUB BOYBND) – en partenariat avec l'agence coréenne CTGA. Ils ont aussi eu la chance de rencontrer Lee Soo-man, « l'empereur » de la K-pop, déjà présent en juin 2024 lorsque le camp a eu lieu en France. *« C'est lui qui nous a briefés,* explique James BKS, auteur de l'album *Wolves of Africa. Il nous a permis de nous familiariser avec la manière dont les groupes coréens travaillent, de mieux nous immerger dans leur univers. C'est très carré en Corée, il faut respecter les horaires et les temps de pause. »* Malgré sept heures de décalage horaire, la délégation française n'a pas pris le temps de souffler. Chaque jour, de nouveaux binômes et trinômes franco-coréens sont définis, pour que les équipes tournent. Très vite, les talents des deux pays parviennent à s'accorder et composent sans barrière créative.

Joa Touch, directeur artistique de Shay, coproducteur de morceaux pour Akon, Wiz Khalifa ou Niska témoigne : *« J'écoute de la K-pop depuis des années et j'étais très curieux de connaître la manière dont sont fabriquées les chansons des auteurs coréens, leur processus technique, leur approche… Sont-ils dans le contrôle permanent ou au contraire plus intuitifs ? Ce que j'ai découvert là-bas, c'est une forme de maîtrise. Mais même s'ils arrivent en studio avec un brief ou un concept en tête, la première chose que Lee Soo-man nous a dite, c'est : "Ne vous inquiétez pas, soyez libres dans votre création. Si vous créez un style que l'on ne peut pas connecter à l'un de nos artistes, on créera un nouveau groupe." À ce moment-là, je me suis senti totalement désinhibé artistiquement. »*



MARIE MONTI DERRIÈRE LE MICRO

S'AFFRANCHIR DES CODES

Cette ouverture d'esprit a été un déclencheur pour le *beatmaker* MKL, également producteur de Lefa : *« En termes de styles musicaux, les Coréens sont attentifs à toutes les nouveautés, ils sont partants pour toutes sortes d'expériences. Même s'ils peuvent être rigides sur certains points, ils n'ont en réalité aucune règle figée. Ce sentiment de liberté donne des ailes. D'ailleurs, là-bas, je me suis lancé dans des sons que je n'ai pas l'habitude de créer en France. »* Renaud Rebillaud – le producteur derrière les succès de Gims, Vitaa & Slimane, entre autres –, pourtant peu familier de la K-pop, est tout aussi enthousiaste : *« J'ai vite compris que si les Coréens venaient chercher des Français, ce n'était pas pour qu'on refasse ce qu'ils savent déjà faire, mais bien pour qu'on leur apporte notre propre vision. »* *« Avec ce* Songwriting Camp, *je suis une nouvelle fois surpris par la passion des créateurs français et par la manière dont leur incroyable énergie peut influencer positivement la K-pop »*, confirme Kim Minkyung, directeur de l'agence CTGA.

S'agissant de la répartition des droits d'auteur, les coutumes coréennes sont également très différentes. *« Ils ont un principe simple,* détaille Alexandre Mahout. *Ils comptent le nombre de créateurs présents en studio et ils divisent à parts égales… Et la signature du contrat intervient avant même d'allumer son ordi. C'est un usage qui permet d'évacuer tout sujet de conflit. »* Si les participants sont nombreux à dire comme Joa Touch que *« le Songwriting Camp a changé [leur] rapport à la musique »*, c'est la *toplineuse* Noémie qui résume de la plus belle manière ce voyage : *« La K-pop est une musique hyper riche. Bien sûr, il faut que ça soit hyper* catchy *et toujours efficace, mais on peut passer du rap à la chanson ou à l'opéra sans contrainte. En Corée, on s'est sentis libres d'imaginer tout ce que l'on ne peut pas se permettre d'ordinaire. Car, oui, en France on a tendance à se limiter sur les formats, mais j'ai bon espoir que ça évolue. »* Nul doute que ce genre d'initiative y contribue.

© Nicolas Da Costa

TRIO

DÉCRYPTAGE



© Studio Les Jumelles



Tradition augmentée

PAR — Olivier Richard

Évoluant à l'écart des circuits classiques de l'industrie phonographique, de nombreux musiciens, producteurs et organisateurs d'événements propulsent les musiques traditionnelles dans le XXIe siècle en les revisitant, tels d'authentiques alchimistes du son. Souvent réunis sous l'étiquette « néo-trad », ces activistes donnent vie à un mouvement protéiforme qui défriche de nouveaux territoires avec un enthousiasme communicatif. Exploration d'une tendance underground de plus en plus visible.

Inventé au Québec à la fin du siècle dernier pour désigner un courant musical mélangeant musiques traditionnelles de la Belle Province et rythmes contemporains comme le rock, le terme néo-trad – appliqué par exemple aux très populaires Cowboys fringants – se répand aujourd'hui en France. Il est de plus en plus souvent utilisé pour évoquer l'hybridation de musiques folkloriques avec des sons actuels, souvent électroniques (mais pas seulement), par de nombreux musiciens partageant sophistication dans l'interprétation et foi rare dans leur art. Souvent et logiquement basés en province, ils s'appellent, entre autres, Super Parquet, France, Cocanha, Zohastre, D'En Haut… Une constellation artistique qui semble souvent graviter dans un univers parallèle à celui du reste de l'industrie.

© Studio Les Jumelles

UN AIR ANCIEN, UN SOUFFLE NEUF

Bien sûr, la modernisation des musiques folkloriques et leur fusion avec des sonorités actuelles n'est pas un phénomène récent. En France, dans les années 1970, des groupes aussi divers que Malicorne, Tri Yann ou Gwendal ont déjà revisité le folk, souvent breton, en lui ajoutant des touches de rock ou de jazz. Signe qui ne trompe pas, le principal magazine rock en France, lancé un peu plus tôt (en 1966), s'est d'ailleurs baptisé *Rock & folk*. À la fin de la décennie 1970, l'arrivée du punk et de la new wave éclipseront quelque peu cette scène, qui continuera néanmoins de prospérer dans les circuits spécialisés. D'ailleurs, il est intéressant de remarquer que dans les décennies qui ont suivi, une partie du mouvement punk/alternatif s'est approprié la tradition avec des groupes comme Les Négresses vertes et Pigalle (chanson réaliste) ou Les Ramoneurs de menhirs de l'ex-Bérurier noir Loran (musique bretonne). Mais c'est surtout dans les pays anglo-saxons que l'hybridation folk et punk prend des proportions spectaculaires en inspirant une armée de formations dont les légendaires Pogues. Le metal international n'est pas non plus en reste avec, par exemple, Cemican au Mexique (metal précolombien qui utilise des instruments aztèques) ou les célèbres The Hu, associant grosses guitares et folklore mongol. Quant au rap, même s'il ignore pour l'instant les musiques traditionnelles, des ovnis comme les Bretons de Manau n'hésitent pas à injecter des sonorités celtiques dans leur *flow*.

Mais la particularité de la scène communément appelée néo-trad réside dans sa démarche avant-gardiste. Elle cohabite avec une effervescence de bals d'un genre nouveau, dans lesquels des ensembles à la musique parfois audacieuse attirent un public bigarré : fêtards de tous âges, néo-ruraux, adeptes de l'underground le plus exigeant, parfois même zadistes ou néo-païens. Le phénomène se révèle donc bicéphale : développement d'une scène avant-gardiste d'une part et multiplication de bals que l'on pourrait qualifier de « 2.0 », d'autre part.

RETOUR VERS LE FOLKLORE

Responsable de l'accompagnement artistique de La Coopérative de mai de Clermont-Ferrand et programmateur au Printemps de Bourges et au festival Europavox, François Audigier est avec Nicolas Mayrand à l'origine des Bals barrés, une des manifestations les plus emblématiques du mouvement. Depuis 2018, ces bals proposent une expérience sonore ébouriffante et un *dance floor* insolite où les groupes mènent la danse entre trad, électro et musiques du monde. Enthousiaste, François Audigier explique : « *Les musiques traditionnelles n'ont jamais vraiment disparu mais elles effectuent un retour en force. J'ai compris qu'il se passait quelque chose en découvrant le groupe Super Parquet il y a environ huit ans.*

PLAYLIST

CINQ TITRES POUR ENTRER DANS LA DANSE

SUPER PARQUET
Adieu
2019

ARTÚS
Desvelh
2016

COCANHA
Que Son Aüros
2023

ZOHASTRE
El Tuco
2023

D'EN HAUT
Hilhòta de delà l'aiga
2024

Gros choc. J'ai été impressionné par la vitalité qui se dégageait de cette scène qui dépasse les frontières françaises grâce à des groupes comme le duo estonien Puuluup. Aujourd'hui, on peut dire qu'on vit une véritable explosion : nos bals affichent toujours complets et rassemblent un public très hétéroclite – des quinquagénaires et plus qui connaissent les codes du bal traditionnel et un public plus jeune, avide de les apprendre. Nous organisons d'ailleurs des initiations à la danse dans le cadre de ces bals. » Au printemps dernier, les quatre dates de la tournée des Bals barrés ont rassemblé une affiche protéiforme et emblématique de la diversité étonnante de la scène : Super Parquet (bourrée électro), Cocanha (polyphonie occitane), Brama (folk psychédélique), Triplette (répertoire du Massif central), Gueule (musette et cornemuse), Ramdam Fatal (bal qualifié d'« épileptique ») et Venga Venga (électro-folk brésilien queer).

" Les musiques traditionnelles n'ont jamais vraiment disparu mais elles effectuent un retour en force. Aujourd'hui, on peut dire qu'on vit une véritable explosion : nos bals dont le public est très hétéroclite affichent toujours complets. "

En toute logique, la bonne santé du mouvement aboutit à la multiplication des bals et festivals dédiés comme le New² Trad Fest, dont la deuxième édition s'est tenue en mai dernier à Saint-Aignan (Loir-et-Cher). Pas moins de 20 groupes s'y sont produits dans une ambiance où l'underground le plus pointu (mouvance *noise*/DIY) côtoyait les rythmes folkloriques. Présente sur place, la journaliste Marie Klock raconte : « *J'avais beaucoup aimé le festival Rage sacrée qui s'était tenu en mars au Petit Bain à Paris* [10 artistes français ou internationaux s'y étaient produits avec pour mot d'ordre « Rituels x Folklores x Avant-gardes », NdA].



© Studio Les Jumelles

Le New² Trad Fest m'a intriguée parce qu'il programmait des artistes à mi-chemin entre les influences traditionnelles et les musiques expérimentales, ainsi que de vrais groupes de bal. J'y ai croisé d'ailleurs plusieurs personnes que je connaissais de la scène expérimentale parisienne, noise *en particulier. Comme le festival était payant, on ne pouvait pas dire que toute la population se mélangeait comme dans un bal du 14 Juillet, mais il y avait quand même des rencontres entre des personnes âgées du coin, des néo-ruraux et des branchés pas du genre mondain mais issus des cercles DIY, queer ou de l'ultra-gauche. Ces gens ne se mélangeaient pas toujours mais ils se côtoyaient et il y avait même parfois de vraies rencontres. J'ai trouvé que ces moments étaient hyper beaux. Toutes proportions gardées, cette fête m'a fait penser à une utopie zadiste ! »*

Le New² Trad Fest est organisé par trois associations locales, La Berge, Médiator et Zamzamrec, une « plateforme créative » fondée en 2011 à Bristol (GB) par les musiciens Olmo Guadagnoli et Héloïse Thibault, qui officient par ailleurs au sein du duo très expérimental Zohastre (instruments électroniques et batterie « spatio-tribale »). Désormais installée à Saint-Aignan, Zamzamrec officie aussi comme label et a déjà publié près de 90 albums majoritairement sur vinyles ou cassettes, ce qui n'empêche pas le groupe de travailler aussi avec les services de streaming.

Avec eux l'ambiance est cosmique, le site du label promettant « *des musiques, des étoiles, de l'espace, de la nuit, des rêves et du futur* ». Héloïse Thibault explique : « *Il y a quelque chose de musical dans l'être humain qui se transmet de génération en génération. À travers les sons, il est question de voyages, de symboles, de liens qui traversent le temps et le cosmos. Il s'agit de choses vraiment rituelles. Ce qui s'est passé sur la piste de danse du festival avait cette force.* »

LE FOLKLORE 2.0

C'est beaucoup plus au sud, à Lucq-de-Béarn dans les Pyrénées-Atlantiques, que s'est installé Hart Brut, une des structures les plus renommées du mouvement. En activité depuis 2012, cette société coopérative se présente comme une *« compagnie artistique radicale de Gascogne »*. Elle s'est donné pour mission *d'« apporter une vision esthétique et singulière des musiques traditionnelles, en particulier celles du Béarn et des Landes »*. Hart Brut a créé son propre label, Pagans (« Païens »). En dépit de ce nom digne d'un dangereux combo de black metal norvégien, Pagans a été fondé par Artús, un des groupes de référence du courant néo-trad. Artús s'est dissous en 2022 mais ses musiciens continuent d'œuvrer dans une multitude de projets du même univers. Le *roster* de Hart Brut/Pagans se révèle particulièrement enthousiasmant puisqu'il rassemble des formations comme Super Parquet et le duo toulousain Cocanha (« cocagne » en occitan).

Aérienne et résolument dansante, la musique de ce groupe fondé il y a onze ans par Caroline Dufau et Lila Fraysse peut être définie comme de la polyphonie avec percussions, les paroles étant strictement en occitan, une langue que les deux jeunes chanteuses (la trentaine) parlent couramment. Lila Fraysse raconte : *« Nous avons choisi de chanter en occitan par militantisme. Nous avons éprouvé le besoin de nous emparer de la question de la langue. Souvent les gens qui pratiquent la musique traditionnelle de notre région ne se posent pas forcément la question de la langue en tant que locuteurs. C'est pourtant une langue qui porte des idées politiques et sociales très fortes comme les luttes pour le Larzac ou contre l'A69. »*
Cocanha vient de terminer son troisième album, dont la sortie est prévue au début de l'année prochaine. Les thèmes principaux des paroles tournent autour de l'occitanisme et du féminisme. *« Nous sommes des femmes occitanes. Nos textes parlent de ce que cela implique : notre culture, le dialogue que nous pouvons avoir avec les mythes occitans et les luttes que nous conduisons. Finalement, nous nous posons la question de la place de la femme occitane aujourd'hui »*, poursuit Lila Fraysse.

UN COURANT AVANT-GARDISTE

Eux aussi hébergés par Hart Brut, Romain Colautti et Thomas Baudouin faisaient partie de l'aventure Artús. Ils multiplient les projets, en particulier D'En Haut, un duo expérimental qui télescope musique traditionnelle et expériences bruitistes. Thomas Baudouin décrypte : *« Nous travaillons avec des musiques du répertoire traditionnel gascon. Nous habillons les mélodies avec une touche contemporaine. D'une certaine manière, nous dévoyons les instruments traditionnels pour les emmener vers un ailleurs construit à partir de nos multiples influences musicales. Je pense qu'on peut qualifier notre musique d'avant-gardiste. »*
Le résultat est effectivement surprenant mais rapidement hypnotique.

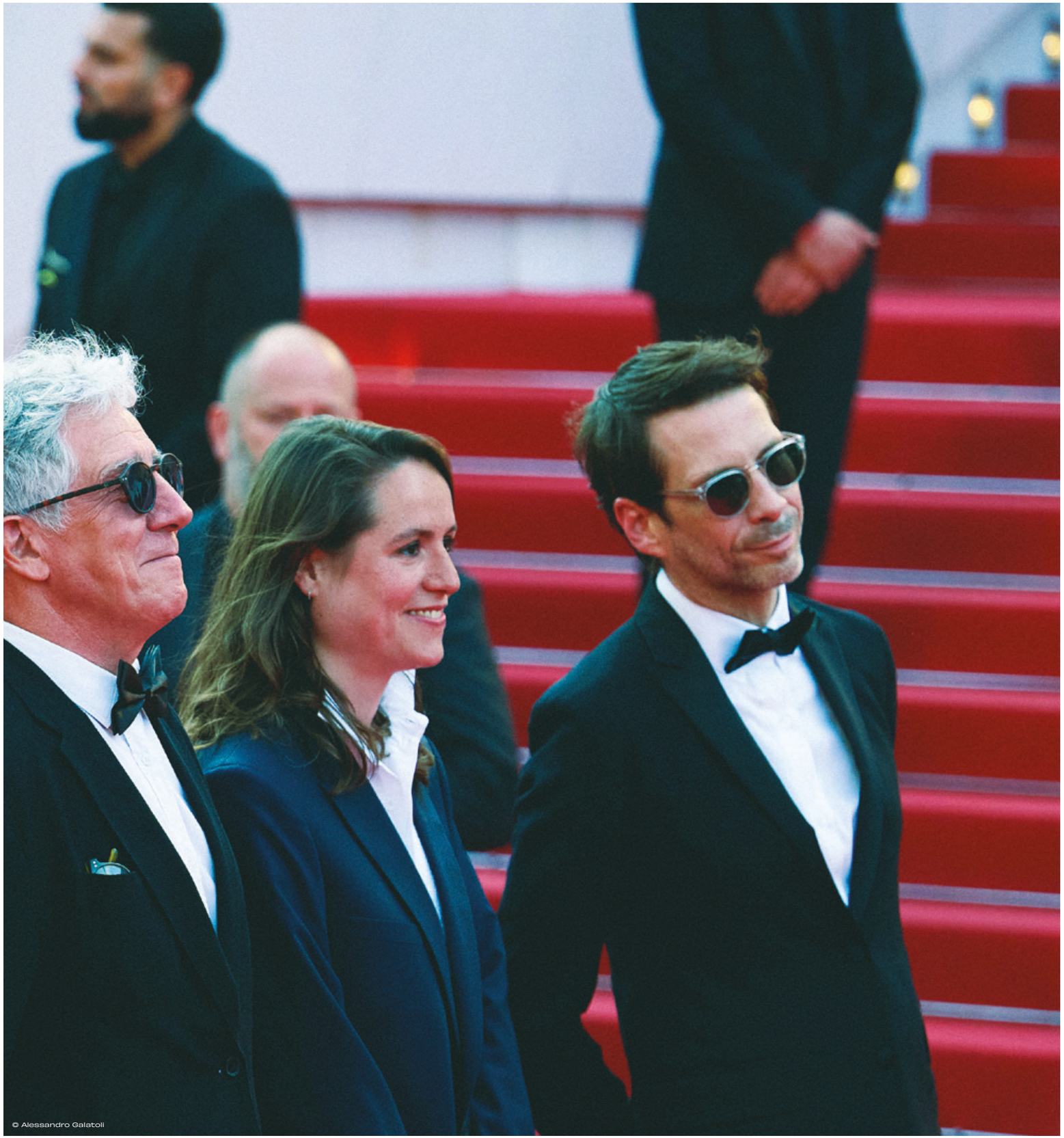
Les deux musiciens expliquent pourquoi ils ne se reconnaissent pas dans l'appellation « néo-trad » : *« L'avènement de la scène folk des années 1970-1980 a abouti à un mélange des répertoires traditionnels, une mouvance de bals au cours desquels étaient joués des classiques bretons, occitans, basques, etc. Ce n'est pas notre sensibilité, nous sommes vraiment très attachés au répertoire du Béarn. C'est sur lui que repose notre musique. Donc, pour nous, l'expression néo-trad évoque des bals qui proposent un patchwork un peu informe de sonorités régionales. Si je devais qualifier ce que nous faisons, je dirais que nous faisons du… post-trad. Il y a eu le post-rock, place au post-trad ! »* Message reçu.

" Alors que la scène néo-trad réconcilie mémoire locale et formes contemporaines, des lieux comme le festival de Chaillol et Ars Nova — soutenus par la Sacem — favorisent ces croisements. En témoigne la résidence au sein d'Ars Nova d'un créateur comme Romain Baudoin. "

LOUIS HALLONET
Directeur de l'Action culturelle à la Sacem



© Studio Les Jumelles



© Alessandro Galatoli

REPORTAGE

CANNES : LA MUSIQUE EN MARCHE ?

La musique

accompagne chaque montée des marches et sublime les plus grandes œuvres projetées sur la Croisette. Pourtant, elle est la grande absente du palmarès officiel du Festival de Cannes. Réalisateurs et compositeurs travaillent souvent en étroite collaboration, mais les créatrices et créateurs des bandes originales sont rarement mis en avant. Cannes leur offrira-t-il un jour un prix de la meilleure musique ?

PAR Frédéric Murarotto

La Leçon de musique de la Sacem est devenue, en seulement quelques années, un rendez-vous clé du Festival de Cannes. Après Howard Shore et Martin Scorsese en 2023, puis Philippe Rombi et François Ozon en 2024, c'est Alexandre Desplat qui a décrit cette année son travail aux côtés du réalisateur Guillermo del Toro, avec des mots dignes d'une comédie romantique : *« Ce sont deux artistes qui, ensemble, vont devoir faire un voyage. Réussir à comprendre, à traduire dans un sens, dans l'autre, les émotions proposées. C'est de la diplomatie, c'est de l'affection. C'est de l'échange. »* À chaque leçon, le maître de cérémonie Stéphane Lerouge propose un exercice simple mais éloquent : regarder une scène sans puis avec musique. La démonstration est claire : sans musique, un film est… nu.



Une montée des marches 100 % musique à l'image. Une trentaine de compositeurs ont monté les marches aux côtés de Patrick Sigwalt, président de la Sacem, et de sa directrice générale, Cécile Rap-Veber.

© Alessandro Galatoli

UNE HISTOIRE D'AMOUR QUI N'A PAS DE PRIX

C'est un duel au soleil cannois. Ou plutôt un tango : un pas en avant, deux de côté, un regard en coin. Depuis plusieurs années, Cécile Rap-Veber, directrice générale de la Sacem, et Thierry Frémaux, grand ordonnateur du Festival, s'adonnent à ce jeu feutré mais récurrent. Elle réclame un prix pour la musique de film, lui esquive avec élégance. C'est pourtant à Cannes qu'a retenti pour la première fois le fameux « chabadabada » d'*Un homme et une femme* (1966), signé Francis Lai auquel la double affiche de 2025 rend hommage. Cette année, c'est même une comédie musicale qui a ouvert le bal : *Partir un jour*, le film d'Amélie Bonnin avec Juliette Armanet. Quand la musique est bonne, on la fredonne sur les marches… mais on la laisse à la porte du palmarès.

Pour voir ou revoir les meilleurs moments

Pourtant, cela n'a pas toujours été le cas : un prix musical a bien existé à Cannes. De 1946 à 1951, en partenariat avec la Sacem, le Festival a remis un « grand prix international pour la meilleure partition musicale ». Georges Auric, Raúl Lavista, Joseph Kosma en furent lauréats, avant que le prix ne disparaisse sans explication. En 2025, les arguments pour justifier l'absence d'un prix de la meilleure musique sont souvent les mêmes : un jury presque toujours sans compositeur est-il légitime ? Et si l'on récompense la musique, pourquoi pas aussi le montage, les décors, le son ? Et puis, rajouteront certains : « Aucun grand festival, Berlinale ou Mostra de Venise, ne récompense officiellement la musique de film. Alors pourquoi Cannes ferait-il exception ? » Peut-être parce qu'il aime à se présenter comme le plus grand festival du monde ?

LA PARTITION INVISIBLE DU CINÉMA

Pour Patrick Sigwalt, compositeur de la musique de nombreux films d'animation, fervent défenseur des créateurs et du droit d'auteur, et président du Conseil d'administration de la Sacem, Cannes se doit de montrer la voie : « *Parce qu'un film s'écoute autant qu'il se regarde, la musique est essentielle à son processus de création. Elle contribue pleinement à l'identité de l'œuvre, à la narration, intensifie les émotions, installe un rythme et une atmosphère. Parce que le Festival de Cannes se déroule dans le pays qui a vu naître le droit d'auteur, il s'honorerait de remettre un prix à la musique !* »

Du côté des compositrices et compositeurs, il y a deux écoles, ceux pour qui un prix de la meilleure musique est nécessaire à un palmarès digne de ce nom, et ceux… qui ne se posent pas la question. Mais tous s'accordent sur un point : la musique d'un film en est, bien plus qu'avant, une des composantes et de plus en plus de réalisateurs travaillent en amont avec leur compositeur dès l'écriture du scénario.

Clémence Ducreux, compositrice du film *Classe moyenne* d'Antony Cordier, présenté à la Quinzaine des cinéastes, en témoigne : « *On travaille tellement de manière étroite avec le réalisateur ou la réalisatrice que j'ai l'impression que l'on fait partie intégrante du film. Tous les festivals devraient avoir un prix pour la musique de film, il n'y a même pas débat.* » On va jusqu'à parler de « *sound design* narratif », un tissage entre musique, sons et silences, conçu comme un tout artistique.

Patrice Leconte, cinéaste à la carrière prolifique (*Ridicule, Les Bronzés, La Fille sur le pont, Monsieur Hire*), souligne l'importance de cette alchimie entre images et sons, qui peut même influencer sa mise en scène : « *J'ai travaillé avec beaucoup de compositeurs différents, pour multiplier les couleurs. Je les implique maintenant très en amont : je leur fais lire le scénario bien avant le tournage, je leur parle de ce qui me trotte en tête, je tente de les mettre sur des pistes, avec mes mots, mes images, mes envies. Sur tous mes derniers films, j'ai pu écouter des maquettes avant le tournage, ce qui m'a souvent aidé à tourner, avec la musique en tête.* »

Mais quand vient la promotion du film, les compositeurs disparaissent souvent des radars. Benoît Basirico, journaliste et fondateur de Cinezik.fr, en fait l'amer constat : « *Les compositeurs ne sont jamais mis en avant à Cannes, ils sont rarement invités aux conférences de presse par exemple. Pire encore, à la Quinzaine des cinéastes ou à Un certain regard, on coupe régulièrement le générique de fin pour passer aux séances de questions. C'est un manque de respect flagrant envers les compositeurs.* »

" Parce qu'un film s'écoute autant qu'il se regarde, la musique est essentielle à son processus de création."



Alexandre Desplat, en duo avec Guillermo del Toro

La Leçon de musique, vue(s) de l'intérieur

C'est un intitulé un peu solennel pour un rendez-vous qui ne l'est pas. Fruit d'une coopération entre la Sacem et le Festival de Cannes, la Leçon de musique a été imaginée en 2021. Son ambition ? Mettre en lumière l'écriture et la personnalité d'un compositeur emblématique, observer comment à travers l'univers d'un autre créateur, le cinéaste, il trouve une voie pour imposer sa voix. Le tout de façon à la fois ludique et didactique, avec comme simples outils une sélection d'extraits de films et, le plus souvent, un piano. Animant cette rencontre désormais rituelle, je peux témoigner du compte à rebours fiévreux enclenché dès janvier, afin d'obtenir le casting idéal, au bon moment, au bon endroit. C'est Gabriel Yared, a priori indisponible, dont le planning s'éclaircit soudainement. C'est le vétéran Martin Scorsese qui, hasard ou coïncidence, est à Cannes au moment où la Leçon célèbre son vieux complice Howard Shore… et s'invite à ses côtés, afin d'analyser leur fraternité au long cours. C'est François Ozon qui, même non sélectionné, vient fêter les 25 ans de son quatre mains avec Philippe Rombi. Et, cette année, c'est le magicien mexicain Guillermo Del Toro qui suspend trois jours d'affilée la postproduction de *Frankenstein* pour raconter à quel point Alexandre Desplat n'est pas son compositeur mais bien davantage : son scénariste musical.

Chaque Leçon comporte des constantes : le jeu des questions-réponses, le principe de s'immerger dans un parcours de création, de disséquer le dialogue paradoxal entre deux artistes d'expression différente. Chaque Leçon possède aussi sa singularité, sa couleur, ses moments de grâce : les larmes de Del Toro quand Desplat siffle le thème de *La Forme de l'eau*, l'effet « avant-après » quand Ozon offre et détaille une séquence non mixée de *Mon crime*, l'émotion de Scorsese quand Cécile Rap-Veber, directrice générale de la Sacem, lui offre un courrier original adressé par Orson Welles au musicien Paul Misraki pendant la composition de *Mr Arkadin*, bande originale fétiche du cinéaste de *Taxi Driver*. Sans oublier Gabriel Yared qui fige le temps en revisitant au clavier *37°2 le matin*, comme pour boucler la boucle. Ou Bruno Coulais bouleversé par un témoignage vidéo de son cher Jacques Perrin lui confessant : « *Ton écriture me fait découvrir des versants de mes films dont je n'avais pas conscience moi-même.* » Quatre ans plus tard, Del Toro confirmera, en écho : « *Un compositeur ne souligne pas, il révèle.* » C'est aussi cela, la Leçon de musique : une enclave Sacem à Cannes où, chaque année, de façon renouvelée, on mesure à quel point un film s'écrit avec et par la musique, voire grâce à elle.

PAR Stéphane Lerouge

Spécialiste de la musique à l'image, il a notamment conçu la collection discographique Écoutez le cinéma ! chez Universal Music France et le volet musique de film du Musée Sacem. Il est également le coauteur des mémoires d'Antoine Duhamel et Michel Legrand.

© Frédéric Murarotto

CANNES, CÔTÉ JARDIN : LÀ OÙ LA MUSIQUE SE FAIT ENTENDRE

La Sacem, présente chaque année, accompagne les compositrices et compositeurs dans le labyrinthe intimidant que peut être le Festival de Cannes, surtout pour les novices. *« À mes premiers Cannes, je me sentais paumé,* témoigne le compositeur Jérôme Rebotier, qui a signé l'année dernière la musique du *Comte de Monte-Cristo*, présenté hors compétition. *Aujourd'hui, grâce à la Sacem, on a des repères, des rencontres. On n'est plus juste lâchés dans la nature, on se sent désormais accueillis. »*

En partenariat avec l'agence Cartel, la Sacem organise au jardin Sacem les Sunset Lives, des concerts intimes de créateurs ayant la double casquette *live* et musique pour l'image où réalisateurs, producteurs et talents se croisent. En parallèle, *Spot the Composer* est un dispositif qui permet à 10 compositrices et compositeurs de rencontrer des réalisateurs et des producteurs de projets sélectionnés par le Marché du film.

Et puis il y a le symbole. Celui qui en dit long sans un mot : la montée des marches des compositrices et compositeurs. Une manière de demander, sans banderole ni slogan : « Sans nous, que devient le film ? » Cécile Rap-Veber, directrice générale de la Sacem, défend cette montée des marches collective comme un acte fort, presque politique. *« La Sacem est une société de gestion collective. Donc, on aime les gestes collectifs. Là, le fait de monter tous ensemble, en force, montre à quel point on est unis… et à quel point on est importants. »*

" Un prix à Cannes permettrait de reconnaître la création musicale pour ce qu'elle est : une écriture essentielle. "



Invitée surprise, Léonie Pernet a rejoint le pianiste et compositeur Gael Rakotondrabe pour son Sunset Live.



Élégants et empêtants, Aurélie Saada et Gaspard Royant ont inauguré la première des cinq soirées musicales de la Sacem.

Et les compositrices et compositeurs de lui emboîter le pas, comme Irène Drésel, première femme à avoir remporté le César de la meilleure musique originale (*À plein temps*, 2023) : *« Un prix à Cannes changerait tout. Cela permettrait de reconnaître la création musicale pour ce qu'elle est : une écriture essentielle. Cela donnerait de la visibilité à notre métier, difficile et encore trop peu reconnu. Un prix à Cannes pourrait aussi ouvrir des portes aux compositeurs à l'international. »* Patrick Sigwalt enfonce le clou : *« Le cinéma est le seul art de collaboration entre trois auteurs selon le Code de la propriété intellectuelle : le scénariste, le réalisateur et le compositeur. Pourquoi en récompenser deux sans récompenser le troisième ? »*

Le Festival de Cannes démarre toujours en chanson : Zaho de Sagazan qui électrise le public avec sa reprise de David Bowie en 2024, Mylène Farmer qui le bouleverse avec son inédite « Confession », en hommage à David Lynch, en 2025. Lui offrira-t-il un jour encore plus de reconnaissance ?

© Cartel

" Le cinéma est le seul art de collaboration entre trois auteurs selon le Code de la propriété intellectuelle : le scénariste, le réalisateur et le compositeur. "



Kid Francescoli a fait danser le Jardin Sacem.

CESAM

Le cahier des sociétaires





Administrateur
Manu KATCHÉ
compositeur

absent le jour de
la photo de groupe

TEMPS FORT

Un nouveau Conseil d'administration

Le 17 juin, les membres de la Sacem ont renouvelé leur Conseil d'administration pour l'année 2025-2026. Constitué de six auteurs-autrices, six compositeurs-compositrices, six éditeurs-éditrices, ainsi que d'un auteur-réalisateur et de son suppléant, le Conseil d'administration est la voix des 238 000 sociétaires de la Sacem. C'est en son sein que se prennent les décisions et initiatives stratégiques de la société.

De gauche à droite et de haut en bas :

Vice-Président
Bruno LION
éditeur

Administrateur
TÉTÉ
compositeur

Administratrice
Élisabeth ANAÏS
autrice

Administrateur
Jean-Christophe BOURGEOIS
éditeur

Administratrice
Frédérique ALIE
autrice

Vice-Président
Dominique DALCAN
compositeur

Trésorière adjointe
Princess ERIKA
autrice

Administratrice
Christine LIDON
autrice

Administrateur
Don KENT
auteur-réalisateur

Administrateur
Thomas JAMOIS
éditeur

Administrateur
Benjamin BLETON
auteur-réalisateur

Trésorière
Vanessa BERTRAN
autrice

Administratrice
Marie-Jeanne SERERO
compositrice

Vice-Président
Brice HOMS
auteur

Secrétaire générale
Valérie FORAY
éditrice

Président
Patrick SIGWALT
compositeur

Administrateur
Marc LUMBROSO
éditeur

Administrateur
Rodolphe DARDALHON
éditeur

Secrétaire adjoint
Michael TORDJMAN
compositeur

© Jean-Baptiste Millot



Autoproduction : nouvelles règles du JE

PAR Gérôme Darmendrail

Autrefois contrainte, l'autoproduction s'impose aujourd'hui comme une voie de plus en plus choisie par les artistes. Un modèle qui leur permet de rester maîtres de leurs œuvres et de mieux capter les revenus – mais qui exige aussi de se transformer en véritables chefs d'entreprise.

Longtemps, l'autoproduction fut subie. Ou en tout cas vue comme telle. Trouver de l'argent pour enregistrer un disque et espérer ensuite être remarqué pour éventuellement signer avec une maison de disques… et ne plus avoir à s'autoproduire. Une situation qu'a bien connue Christophe Mali, chanteur et guitariste du groupe Tryo, lorsqu'il a débuté dans la musique au milieu des années 1990. *« Les artistes rêvaient tous d'être signés. Ils s'autoproduisaient parce qu'ils ne trouvaient pas de maison de disques. »* Pour Tryo, il y avait aussi la peur *« d'être mangé »* par une grosse maison de disques. *« S'autoproduire, c'était une façon de contrôler totalement notre musique, notre manière de la faire et de la diffuser. Pour rappeler le contexte, on avait comme exemples "Mets de l'huile" de Regg'Lyss et "Mangez-moi ! Mangez-moi !" de Billy Ze Kick. Des groupes dont nous étions proches et dont les singles avaient eu un gros succès, mais dont personne n'a plus entendu parler ensuite. Notre grande peur, c'était qu'en signant avec un label, "L'Hymne de nos campagnes" devienne un énorme single radio sans lendemain. »*
À la place, *Mamagubida*, leur premier album autoproduit, enregistré dans des conditions rudimentaires et distribué par les musiciens eux-mêmes dans un premier temps – *« Tous les mercredis, on faisait des paquets qu'on envoyait à la Fnac »* – fut un succès éclatant, avec plus de 500 000 copies vendues.

SANS PASSER PAR LA CASE LABEL

Si le groupe s'est depuis professionnalisé, l'autoproduction est restée son modèle de prédilection. Une façon de faire qui n'a aujourd'hui plus rien de singulier, comme le souligne Christophe Mali, régulièrement au contact de jeunes artistes au travers de dispositifs tels que Pulse Nation ou Le Chantier des Francofolies. *« Aujourd'hui, les jeunes artistes se tournent naturellement vers l'autoproduction, car ils savent très bien qu'ils peuvent y arriver par eux-mêmes. Ça n'a plus rien à voir avec ce qui se passait dans les années 1980-1990. C'est très facile désormais de faire sa musique chez soi, c'est aussi plus simple de la promouvoir : le lien avec le public est beaucoup plus direct. »* Une bascule qui s'est faite au début des années 2010, estime Matthieu Couturier, qui a travaillé longtemps en maison de disques avant de fonder Grand Musique Management en 2013, une structure destinée à accompagner les artistes autoproduits. *« La fonction historique d'un label*, explique-t-il, *c'était de financer la production et de donner accès au marché de masse, via les magasins, télés et radios. En échange, il devenait propriétaire des œuvres. »* Une réalité chamboulée par l'émergence des *home studios*, du streaming et des réseaux sociaux. *« Beaucoup d'artistes, qui avaient gagné en autonomie, ont alors préféré solliciter les maisons de disques uniquement pour des contrats de distribution »*, restant ainsi maîtres de leurs enregistrements. C'est ce qui a motivé Juste Shani, jeune artiste francilienne, qui fait entendre sa voix dans le rap depuis 2018.

L'aide de la Sacem

Parmi ses différents programmes d'aide, la Sacem propose un soutien à l'autoproduction. L'objectif ? Accompagner la sortie – digitale ou physique – d'un projet autoproduit en musiques actuelles (chanson, rock, jazz, musiques du monde, traditionnelles, électroniques, soul, funk, musiques urbaines, rap, jeune public, etc.). Il est possible de faire une demande pour la Ire, 2e et/ou 3e autoproduction d'un enregistrement finalisé, comportant au moins 5 titres. Pour postuler, les candidats doivent obligatoirement bénéficier d'un environnement professionnel : éditeur, structure de management, producteur de spectacle, tourneur, salle de concert ou dispositif d'accompagnement. En 2024, 1 152 demandes ont été reçues, 945 examinées, pour un taux d'acceptation global de 22,8 %. Les femmes ont représenté 27 % des sociétaires aidés. Outre le soutien financier, d'un montant forfaitaire de 5 000 euros, la Sacem assure également une mise en avant des lauréats via différents dispositifs. La rappeuse Juste Shani, qui en a bénéficié en 2024 et 2025, parle d'un « game changer » : *« Sur mon premier EP, ça représentait à peu près 80 % du budget. C'est énorme. Ça donne confiance dans la faisabilité de son projet. Et c'est une motivation pour proposer quelque chose de sérieux et quali. »*

ARTISTE-ENTREPRENEUR

Passée d'abord par deux labels indépendants, parce que cela lui semblait *« la voie naturelle »*, elle a fini par racheter ses masters et s'est lancée en autoproduction en 2023, avec l'aide de la Sacem notamment (voir encadré). Elle ne regrette pas sa décision. *« Mon projet a décollé à ce moment-là. »* Sur le papier, c'est un modèle plus avantageux pour les artistes, qui gardent le contrôle de leurs créations et peuvent espérer en tirer de meilleurs revenus. Mais cette autonomie a un prix : *« Ça rend l'artiste responsable des investissements,* avertit Matthieu Couturier. *On voit beaucoup d'artistes faire des deals de distribution sans être formés ou équipés pour cela. »* Car être autonome, c'est *« savoir gérer un budget, maîtriser les investissements, piloter une campagne de promotion, collecter les revenus et les distribuer à la chaîne des ayants droit ».*

Dans cette optique, de nombreuses structures ont émergé, proposant un panel de services aux artistes, de la gestion administrative et juridique à l'aide à la distribution. Il n'en demeure pas moins que l'artiste doit apprendre à devenir un chef d'entreprise. *« Assumer les risques pour en tirer plus de bénéfices, c'est le principe de l'entrepreneuriat »*, rappelle Laurent Bodin, président d'iDeal Rights, une société de business management destinée aux artistes entrepreneurs. Cette étape est souvent difficile pour les artistes : *« Autant s'autoproduire est lié à leur ADN artistique, autant transformer cela en projet d'entreprise est plus compliqué. Cela veut dire gérer du personnel, des accords avec des partenaires, un business model… Il ne s'agit pas de tout faire, mais de choisir ce que l'on fait soi-même, ce que l'on délègue et de qui s'entourer. Un artiste entrepreneur ne peut pas être quelqu'un de seul. »*

Ainsi, chaque lundi matin, Christophe Mali et les autres membres de Tryo se retrouvent pour des réunions où sont conviés attachés de presse, représentants de la distribution physique et numérique, responsables du marketing et de la gestion de l'image numérique. *« C'est comme si on avait recréé l'écosystème d'une maison de disques, mais en indépendants. Et tout cet écosystème à gérer, c'est du taf, c'est horriblement chronophage. Il faut être très structuré. Même nous, avec l'expérience, il y a des moments où on n'en peut plus. »*

Pour cette raison, il comprend les artistes qui n'ont pas la force ou l'envie de se lancer dans la grande aventure de l'autoproduction et préfèrent le contrat d'artiste. Laurent Bodin d'iDeal Rights, qui ne considère pas sa société comme concurrente des maisons de disques, va plus loin : *« Hier, on parlait d'autoproduction subie, mais le contrat d'artiste pouvait aussi l'être. Aujourd'hui, quand on signe un contrat d'artiste, c'est vraiment choisi : ça peut être pour une belle avance, ou parce que les producteurs sont extraordinaires et qu'on a très envie de travailler avec eux. Et je trouve ça génial. Qu'il choisisse de s'autoproduire, ou au contraire de signer un contrat d'artiste avec le producteur de ses rêves, il le fait pour de bonnes raisons. »*

© Studio Les Jumelles

À VOS CÔTÉS



Sacem Université : mieux former pour mieux créer

Trop d'offres, pas assez de repères : dans le secteur de la création, se former peut vite devenir un casse-tête. Pour mieux accompagner ses membres, la Sacem a repensé sa stratégie de formation de fond en comble. Julien Thomas, auteur, compositeur et président de la commission « Formation professionnelle », en dévoile les coulisses et les ambitions.

Pourquoi avoir lancé une réflexion de fond sur la formation professionnelle ?

JULIEN THOMAS Parce que la formation est trop souvent perçue comme un outil ponctuel, alors qu'elle devrait être un vrai levier d'émancipation pour les créateurs. J'ai vu beaucoup de professionnels se heurter à des manques : d'information, de méthode, de visibilité sur les parcours. Nous avons voulu reprendre les choses à la base, en posant la question essentielle : *de quoi les auteurs, compositeurs, éditeurs ont-ils vraiment besoin pour progresser, se professionnaliser ou se réinventer ?*

Quel constat avez-vous fait en démarrant la réflexion ?

JT Qu'il y a une offre de formation pléthorique et qu'il est difficile de choisir, mais aussi d'évaluer la qualité d'une formation. Se former vient d'une envie, mais est rarement pensé comme une stratégie. Or, se former, c'est un parcours, pas un acte isolé. Il fallait repenser la logique : identifier les besoins réels, les méthodologies efficaces, labelliser les formations et organismes qui correspondent aux besoins spécifiques de nos membres et créer des parcours « qui bouclent », c'est-à-dire que, une fois lancés dans un parcours de formation, les créateurs se voient progresser et restent dans ce cercle vertueux de la formation continue. C'est ainsi qu'est né Sacem Université.

En quoi consiste concrètement Sacem Université ?

JT C'est un label qualité qui regroupe des organismes de formation, des programmes professionnalisants et des actions pédagogiques liés aux métiers de la création. Il s'adresse à nos membres, éditeurs inclus, tout au long de leur carrière – qu'ils soient émergents, confirmés ou de retour dans la création après une autre expérience – mais aussi à l'ensemble de la filière : producteurs, managers, labels, juristes… L'objectif est de s'inscrire comme un des acteurs structurants de la formation, en s'appuyant sur des savoir-faire existants, en proposant une offre lisible et cohérente, et en garantissant la qualité et la pertinence des formations proposées, avec un déploiement à la fois national et territorial.

Comment cette offre va-t-elle se déployer ?

JT Nous avons d'abord sélectionné une première liste de 10 organismes partenaires et 80 formations labellisables « Sacem Université », à affiner et compléter au fil du temps bien sûr, avec d'autres acteurs susceptibles d'un apport significatif. Nous renforçons nos partenariats existants avec certains organismes de formation (Voix du Sud, Octopus, etc.) et les complétons avec d'autres actions pédagogiques (master class, ateliers, conférences, etc.), l'idée étant de déployer un réseau pédagogique Sacem Université via ces formations partout en France, en nous appuyant sur les délégations territoriales de la Sacem. Une expérience pilote est déjà en cours avec la délégation Nancy Grand Est. Tout cela s'inscrit dans la vision « Sacem utile pour tous », en réponse directe aux besoins exprimés par nos membres, notamment via un questionnaire diffusé en 2023.

Une fois ces formations effectuées, comment mieux reconnaître les compétences acquises ?

JT Nous travaillons avec l'Afdas – l'opérateur de compétences pour les métiers de la culture – à la mise en place d'Open Badge : un certificat numérique infalsifiable qui permet la reconnaissance d'un parcours professionnel et/ou d'un parcours de formation pour les artistes auteurs en dehors des diplômes classiques. Cela permettra à nos membres de faire reconnaître leurs savoir-faire et leurs expériences, de les valoriser auprès de partenaires, employeurs ou institutions – une reconnaissance valable même lorsque certaines de ces formations ne sont pas validées par France compétences. Cette certification devrait favoriser le développement de leur carrière. C'est une avancée importante, surtout pour les créatrices et créateurs dont les parcours peuvent être atypiques.

Comment avez-vous abordé l'intelligence artificielle dans le cadre de votre réflexion ?

JT La question de l'IA dans la création musicale et l'industrie du divertissement est évidemment centrale. Notre avis est qu'on ne peut en apprécier le potentiel et en mesurer les limites qu'en l'expérimentant vraiment. L'Afdas a fait une étude sur le sujet : les principaux phénomènes observés ou à anticiper sont par exemple les gains de productivité, la concentration du travail autour d'une même personne, le ralentissement de l'accès au marché du travail pour les jeunes, des réorientations stratégiques dans certains secteurs. Notre approche consiste à réfléchir, tester et proposer des formations qui aident à intégrer ou non l'IA en conscience, selon les besoins de chacun.

Quel conseil donneriez-vous à un membre Sacem qui souhaite se former mais ne sait pas par où commencer ?

JT Se poser une question simple : *qu'est-ce que je veux faire évoluer dans ma pratique, de quoi j'ai besoin ?* Puis , ne pas chercher « la » formation parfaite, mais identifier celle qui vous inspire, avec des formateurs de qualité, et s'engager ! Il faut faire pour apprendre, expérimenter, se tromper, recommencer. Et surtout : ne restez pas seul dans votre coin. Sacem Université est là pour vous accompagner.

© Pulse Nation

LA CLASSE

DES CRÉATEURS

Ils sont quatorze – huit femmes, six hommes – âgés de 19 à 49 ans et ont interprété chacun 2 titres de leur création devant un parterre de professionnels, dans l'auditorium de la Sacem, le 19 mai 2025. Ce concert est l'aboutissement de six mois de formation intensive pour les créateurs et créatrices venus de toute la France et sélectionnés sur dossier et audition.

Trois jours par semaine, ils ont bénéficié de formations à l'écriture, à la composition, au coaching scénique et vocal, au marketing, etc., grâce à une quinzaine d'intervenants de premier plan (Tryo, le compositeur et réalisateur Silvio Lisbonne, l'auteur-compositeur Vincent Baguian, etc.). Cette formation imaginée par Pulse Nation, l'une des premières à avoir été labellisée « Sacem Université », préfigure ce que sera l'offre de formation Sacem : un accompagnement adapté, efficace et qui permet d'aboutir à des projets concrets.

***« À l'issue du concert, plusieurs élèves ont signé en édition ou en management*, confie Alexandre Esteban, responsable formation et développement du dispositif Sacem Université. *C'est notre ambition avec ce programme : permettre aux créateurs et créatrices de se révéler, de se professionnaliser et porter la création française, dans toutes ses esthétiques. »**

TOUTE 1RE FOIS



ANNE PACEO

PAR — Angèle Chatelier

Retrouvez Anne Paceo dans le podcast « Être artiste aujourd'hui »

Anne Paceo est l'une des plus grandes batteuses de la nouvelle scène jazz. Auréolée de trois Victoires de la musique, elle a collaboré avec les plus grands artistes et joué dans les festivals les plus prestigieux. Pour le *SacemMag,* elle s'est prêtée au jeu du questionnaire « Toute Ire fois ». Vous souvenez-vous de :

La première fois où vous avez tenu des baguettes de batterie dans vos mains ?

ANNE PACEO Vers l'âge de 10 ans, c'était quelques semaines avant mon premier cours de batterie. Je me rappelle que je tapais sur des coussins en essayant d'être en rythme avec la musique, mais sans trop savoir ce que je faisais. J'étais tellement fière de commencer la batterie ! Au début je jouais des reprises de Téléphone, de Nirvana. Je devais avoir 12 ans lors de mon premier concert à Niort à l'occasion de la fête de la musique, avec mon meilleur ami de l'époque. Il y avait beaucoup de monde pour nous écouter et j'ai immédiatement senti que j'étais à ma place, au bon endroit.

Votre premier cours au Conservatoire ?

AP Je suis entrée au Conservatoire national supérieur de musique de Paris en 2005. Lors de ma première leçon de batterie, j'avais été très impressionnée par les autres étudiants, qui jouaient déjà incroyablement bien. Rapidement, pendant mes études, j'ai commencé à jouer avec un grand nombre de musiciens : Christian Escoudé, puis Rhoda Scott, Alain Jean-Marie… Et je dois avouer que j'ai manqué pas mal de cours au Conservatoire. Mais j'ai mis un point d'honneur à passer mon prix, que j'ai eu avec mention très bien. Christian Escoudé est le premier à m'avoir appelée pour une collaboration après ce prix. Avec lui et son groupe, en 2005, j'ai donné mon premier concert dans des conditions professionnelles. C'était beaucoup d'émotions car l'accordéoniste du groupe était Marcel Azzola (celui de Brel ! « *Chauffe Marcel !* »). Le groupe était constitué de musiciens beaucoup plus expérimentés que moi, qui n'avais que 20 ans. Juste avant le concert, Christian Escoudé m'a demandé de débuter par un solo de batterie, seule en scène. Ça a été mon premier saut dans le grand bain.

Votre première fois en studio ?

AP C'était à l'occasion de l'enregistrement de mon premier album en leader, *Triphase* en 2007, j'avais 23 ans. Je dois dire que, avec du recul, ça a été les pires conditions d'enregistrement que j'aie jamais connues de ma vie. L'ordinateur du label avait pris la foudre et l'ingénieur du son ne pouvait pas sauvegarder plus d'une prise à la fois. Il était donc obligé de l'éteindre, puis de le rallumer entre chaque prise. En plus, le piano était complètement rincé et ne tenait pas l'accord… Nous avons été obligés de garder l'accordeur avec nous durant la totalité des cinq jours de séances. Il accordait pendant qu'on relançait l'ordinateur !

Votre premier voyage musical ?

AP Si ma mémoire est bonne, cela a été au Japon en 2009. Nous avons joué au Blue Note de Tokyo avec China Moses, et puis j'ai enchaîné ensuite à Taiwan avec mon trio. Je me souviens n'avoir quasiment pas dormi pendant ces quelques jours en Asie, car quand je ne jouais pas, je voulais tout voir et tout découvrir. J'ai adoré Tokyo et Taipei, deux villes très différentes et parfaitement dépaysantes.

La première fois que vous avez touché de l'argent de la Sacem ?

AP Je me souviens très bien de cette première fois ! J'ai appelé ma sœur et je lui ai dit : « *J'ai les moyens d'acheter deux billets d'avion, c'est toi qui choisis la destination.* » Elle a choisi le Laos et nous avons fait notre premier voyage entre sœurs.

© Tanguy Ginter

musée

Visitez le Musée Sacem



© Editions Mi-ô Music

MAGISTRAL GAGNANT

Elle a failli ne jamais sortir. Et pourtant, « Mistral gagnant » est devenue une des chansons les plus précieuses du répertoire français. Née sur un coin de table, à l'heure du coucher de sa fille Lolita, cette chanson que Renaud jugeait trop personnelle, trop pudique, sera sauvée in extremis par son épouse d'alors, Dominique Quilichini. Le titre, inspiré du nom d'un bonbon effervescent disparu, évoque les souvenirs de l'enfance, entre rire et mélancolie.

Quarante ans après sa création, et alors que l'on fête cette année les 50 ans de carrière de Renaud, la partition, conservée aux archives de la Sacem, continue de résonner chez des milliers d'interprètes, amateurs ou professionnels.

Partition « Mistral gagnant »
Auteur-compositeur : Renaud
Fonds : Document d'archives Sacem
Taille : 21 cm x 29,7 cm / Support papier
Date : 1985

sacem

Ça sonne faux

À une époque où il peut sembler de plus en plus difficile de séparer le vrai du faux, la Sacem décrypte les rumeurs et autres idées préconçues qui circulent à son sujet.

~~La Sacem ne traite que le répertoire français~~

Vous pensiez que comme le Minitel, le champ d'action de la Sacem s'était arrêté à la frontière ? Détrompez-vous ! Comme le luxe et la gastronomie, la Sacem est un savoir-faire français qui rayonne à l'international. Au 1er janvier 2025, parmi ses 238 000 sociétaires, elle compte 12 % de membres étrangers, de 177 nationalités. En France, elle couvre l'ensemble du répertoire musical mondial via plus de 150 accords de réciprocité avec des sociétés d'auteurs comme Ascap (États-Unis), Gema (Allemagne) ou Jasrac (Japon). À l'international, ce fonctionnement s'inverse : 126 sociétés de gestion collective représentent le répertoire Sacem dans leurs propres territoires. Au total, en 2024, 510 000 créateurs ont été rémunérés par la Sacem pour la diffusion de leurs œuvres, dans le monde entier.

Avec l'explosion du streaming – le *online* a généré 650 millions d'euros en 2024, soit 40 % des montants collectés –, la Sacem s'est transformée en véritable *data company*. L'année dernière, grâce à sa plateforme URights, la Sacem a exploité plus de 700 000 milliards d'actes de streaming. À ce titre, il est important de rappeler que dans le domaine du *online,* le périmètre d'intervention de la Sacem va au-delà du territoire national puisqu'elle a décidé de gérer en direct son répertoire. Cette puissance de traitement unique et à la précision chirurgicale permet d'identifier chaque écoute, sa durée exacte, et même le type d'abonnement dont elle est issue.

Les revenus internationaux ont, eux, atteint 749 millions d'euros en 2024 (+ 15 % en un an), sur un total de 1,601 milliard d'euros collectés. La Sacem consolide ainsi sa place de référence mondiale en matière de gestion collective des droits d'auteur. En résumé ? La Sacem, c'est l'expertise française mise au service des créateurs du monde entier.



© Sacem

N°116

SACEM



De gauche à droite :
Elior, Argo, LTD, Mammouth, MKL, Béesau, Joa Touch, Kozbeatz, Noémie, Renaud Rebillaud, James BKS et Jen Jis.

sacem